

7 septembre 1966<sup>1</sup>

Cher ami,

Vous m'avez fait grand plaisir en m'envoyant ce livre et ce tiré à part. Le livre, je ne l'ai pas lu encore (mon anglais est médiocre et je lis lentement) mais je n'ai pas attendu pour lire l'essai de Mesthene<sup>2</sup>, très remarquable, et avec lequel je suis presque en tous points d'accord. Presque...

Comme lui, je crois que la crainte actuelle de la machine n'est pas plus raisonnable qu'elle ne l'était en 1929, lors du grand krach, quand on l'accusait déjà de tous les maux. Et l'on ne peut que souhaiter que l'espèce humaine sache juguler son appréhension du jour où la machine remplacerait la peine de l'homme dans tous les travaux, et en préparer l'avènement.

Comme lui, je crois que la question « que ferons-nous ? » n'est un problème que dans nos habitudes présentes et ne le sera plus – si l'on fait ce qu'il faut – dans celles d'après-demain. D'après qu'on aura compris une bonne fois que (paraphrasant Harpagon) « il faut produire pour vivre et non vivre pour produire »<sup>3</sup> (Les Américains en sont, hélas, à mille lieues – vous allez recevoir un canular<sup>4</sup> qu'avec un vieil ami j'ai écrit sur ce sujet). Que le contremaître n'est lié comme un esclave à son Bessemer que parce que l'état social et industriel actuel l'a réduit, justement, à l'état d'une machine qui ne sait faire que cela. Dans le canular en question j'imagine la découverte d'un antibiotique d'une telle polyvalence qu'il guérit en une nuit toutes les maladies – du rhume de cerveau au cancer. Plus besoin de médecine. Ni de médecins. Que va-t-on faire des millions de gens qui vivaient des malades ? Des jeunes qui se préparaient aux carrières médicales ? Alors bien entendu on va au plus facile et l'on interdit l'antibiotique.

Comme Mesthene je crois que le problème des loisirs est mal posé, parce qu'il est posé dans le cadre absurde de l'option « vivre pour produire ». Si l'on ne produit pas, que faire ? On devient inutile et le « remplissage » des loisirs n'est plus qu'un palliatif à l'ennui mortel que secrète ce sentiment d'inutilité. L'idée qu'il faut penser dès maintenant à « organiser les loisirs » est une démission lamentable car elle ne fait que conserver l'erreur selon laquelle, en dehors de la production l'homme ne servant plus à rien, on peut seulement l'aider à tuer le temps (fût-ce intelligemment).

Jusque là, mon accord avec Mesthene est total, mais après ? Je veux dire : à quoi servent les idées justes si elles ne s'appliquent pas à quelque chose qui les dépasse ? A quoi sert un fusil d'une précision irréprochable si toute cible est absente ?

Car - et c'est là que son essai me paraît avorter - il ne me semble pas que Mesthene aperçoive clairement (ni la plupart des gens) qu'il manie un fusil qui n'a pas de cible, que le dilemme « produire pour vivre ou vivre pour produire ? » est posé dans le vide. Qu'il ne suffit pas de la bonne réponse pour que tout soit réglé ; puisque la bonne réponse se prolonge aussitôt d'une nouvelle question : « produire pour vivre, très bien – mais vivre pour quoi ? »

---

<sup>1</sup> Lettre manuscrite.

<sup>2</sup> Il s'agit probablement de *Technological change : its impact on man and society* d'Emmanuel Mesthene (*Le changement technologique : son impact sur l'homme et la société*)

<sup>3</sup> Intertextualité avec une réplique d'Harpagon dans *L'Avare* (1668) de Molière : « Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger ».

<sup>4</sup> Il s'agit du roman *Quota ou les pléthoriens*, écrit en collaboration avec Paul Silva-Coronel. En 1950, les deux hommes décidèrent d'écrire à quatre mains une pièce de théâtre *Quota ou les pléthoriens*, d'ailleurs annoncée dans le journal communiste *Les Lettres françaises* (n° 340, 7 décembre 1950, p.1). Pourtant, le récit ne vit le jour qu'en 1966, sous la forme romanesque.

Voilà le vrai problème. Et je crois, si l'on ne se le pose pas clairement, que c'est parce que cette question-là fait un peu peur. Et elle fait peur parce que chacun sait bien que la réponse, pour le moment, n'existe pas. D'où cette sorte d'agoraphobie devant l'abîme que la question dévoile. Et pourquoi des sociétés entières préfèrent s'en tenir au « vivre pour produire » qui du moins donne un semblant de sens à l'existence.

Mais si l'on by-pass la question, impossible de résoudre le problème des loisirs. Car le loisir, qu'est-ce que c'est, sinon le temps où justement on vit pour vivre. Alors, le « vivre pour quoi ? » ne peut plus être éludé.

Bien entendu, on peut répondre par petits bouts et dire : « Je vis pour la musique » ou « la peinture » ou « la lecture » ou « la pêche à la ligne ». Mais ce n'est pas vrai parce que passer seize heures par jour soixante-cinq ans à lire, ou écouter de la musique (ou voir de la peinture ou pêcher à la ligne) est rigoureusement inconcevable. Il suffit d'ailleurs d'ajouter : « la musique, la peinture, la lecture ou la pêche pour quoi ? » pour voir que l'on retombe dans le problème général du « vivre pour quoi ? ».

La vérité, je crois, la voici : c'est que cette absence tragique de réponse est elle-même une réponse. Elle l'est depuis qu'Aristote (ou un autre ?) a dit que l'homme ne peut pas ne pas se poser des questions. Tout ce que j'écris tend à montrer que c'est cela qui distingue spécifiquement l'homme des autres espèces animales. L'homme est l'animal qui interroge. Sa condition est l'ignorance. Ainsi – tant qu'il restera pour lui une once de cette ignorance - ce pour quoi vit l'homme (ce qui n'est pas animal en lui) c'est vaincre cette ignorance. Dans la condition où il est détenu, incarcéré, l'homme produit pour vivre et il vit pour savoir. En dehors de cela, il ne peut que tourner à vide, se sentir inutile et tuer le temps.

On objectera que neuf hommes sur dix ne pensent jamais à ces choses-là, ne prennent jamais conscience qu'ils « ignorent », et vivent et meurent sans en souffrir. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Que neuf hommes sur dix, oblitérés par la lutte pour la vie, par le « produire pour vivre », vivent comme des animaux, très évolués sans doute, mais que rien de vraiment spécifique ne distingue des autres espèces. Et justement de quoi s'agit-il ? De les sortir de cet état. C'est la vraie et la seule grande justification de la machine : permettre au plus grand nombre d'homme possible de n'avoir plus à passer leur existence à « produire pour vivre », et de la consacrer entièrement à « vivre pour savoir ». Telle est, j'en suis convaincu, la base de toute éthique pour les sociétés futures. Je n'en vois pas d'autre et ne crois pas qu'on en puisse trouver. Le grand loisir général d'une humanité qui n'aura plus qu'une heure ou deux par jour à sacrifier à la production du nécessaire, ne pourra que s'identifier au combat contre l'ignorance, sous toutes les formes (et dieu sait s'il en est !) que ce combat peut revêtir. Il s'ensuit que l'être humain devra, presque à la mamelle, en tout cas dès le jardin d'enfants, être élevé dans cette éthique, et même « conditionné », comme il l'est déjà, par exemple, à distinguer le mal de la vertu. A trois ans l'enfant sait qu'il est vilain de mentir, bien que le mensonge en société soit inévitable : mais ce « conditionnement » est quand même à la base du besoin universel de vérité. Dès son plus jeune âge l'enfant devrait pareillement être encouragé non seulement à poser tous les « pourquoi ? », les « comment ? » qu'il pose déjà d'instinct, pas<sup>5</sup> à prendre pleinement conscience de ce refus atavique d'une ignorance que partagent les adultes – et que ceux-ci, au lieu de faire semblant de tout savoir, devraient hautement proclamer afin d'entraîner l'enfant vers une sorte de complicité, de solidarité dans cette révolte qui donnera plus tard un sens à toute sa vie, parce qu'elle lui sera devenue « une seconde nature ». Cela, d'une part, devrait l'aider à comprendre mieux pourquoi il étudie, et faire d'un long pensum

---

<sup>5</sup> Vercors a sans doute voulu écrire « puis ».

**un besoin croissant avec l'âge – ce qui n'a, je crois, rien d'utopique, car la jeunesse est dans sa masse ouverte à toutes les grandes révoltes ; et d'autre part, le problème des loisirs, pour la majorité des gens, n'aurait plus même ensuite à être posé : il n'y aurait plus de « loisirs » (hors ceux du repos, des amusements, des sports) il n'y aurait que ce vaste rassemblement des énergies pour conquérir la connaissance par les voies innombrables qui peuvent y mener. Mais pour cela, il faudrait que les maîtres fussent d'abord imprégnés eux-mêmes du sentiment de cette identité de l'homme avec sa rébellion. Et ce serait enfin le vrai « recovery of nerve » que souhaite et appelle Mesthene.**

**Voilà, cher ami, les réflexions que m'a suggérées cette lecture. J'espère, moi aussi, avoir sans trop attendre le plaisir de discuter plus longuement avec vous de tout cela. Entre-temps je vous prie de me croire**

**Votre bien amical**

**VERCORS**